282. 358872

LA FAUSSE ISAURE,

OU

LE CHATEAU DES ALPES,

DRAME,

En Trois Actes, en Prose et à Spectacle;

PAR LOUIS PONET.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théatre de Molière, le 21 Nivôse an XI.

A PARIS,
Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N.° 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN XI. (1803).

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE S.-LÉONDI.	*M. Richard.*
MATERRAN, Seigneur du Canton d'Orsi.	*M. Dugy.*
FRAMEUIL, Ecuyer De S.-Léondi.	*M. Moessard.*
PAURET, Valet de S.-Léondi.	*M. Saint-Marc.*
RAMUR, Confident de Materran.	*M. Villard.*
ZARSA, Nègre au service de Materran.	*M. Meunier.*
THOMAS, Bûcheron.	*M. Armand.*
UN CAPITAINE.	*M. Joly.*
ROBERT, Ecuyer de Materran.	*M. ****
ARMENTINE, Epouse de Saint-Léondi.	*Me. Belavoine.*
ERNESTE, fille de Thomas et amante de Frameuil.	*Mlle. Mélise.*
Soldats de Materran.	
Vassaux.	
Soldats du parti de Saint-Léondi.	

La Scène se passe en Dauphiné, vers la fin du 16e Siècle.

Digitized by Google

LA FAUSSE ISAURE,
DRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une vaste forêt, à gauche le château de Materran, fermé par un pont-le-vis; dans le fond une tour enfermée par les murs du château; à droite au second plan la cabane de Thomas.

SCENE PREMIERE.

FRAMEUIL, PAURET.

PAURET.

Qui reconoîtroit Frameuil sous ces habits? Est-ce là ce superbe écuyer du comte de St. Léondi.

FRAMEUIL.

Jacques est mon nom : qu'aucune autre dénomination ne t'échappe. Enfin, cher Pauret, je te revois! que fait notre chère maîtresse?

PAURET.

Elle ne peut se consoler de la perte de son époux, ses yeux toujours remplis de larmes, ne cessent d'invoquer le ciel pour mettre un terme à ses souffrances, qui sont peut-être éternelles; mais vous, estimable Frameuil.....

FRAMEUIL.

Ne peux tu dire Jacques.

PAURET.

Eh bien, Jacques, soit. Quelles nouvelles?

FRAMEUIL.

Horribles! l'enfer n'est pas pire que l'ame de l'exécrable Materran, qui tient mon pauvre maître enfermé.

PAURET.

Quoi? Le comte de St. Léondi?...

FRAMEUIL.

Silence! ces murs ont des oreilles. Les arbres de cette forêt sont autant d'échos qui lui rapportent chaque parole; un geste, un regard; le moindre indice de vertu est l'arrêt de mort de celui qui paroît attaché à la probité, cruel par caractère, défiant pour éviter le sort qui lui est réservé, hypocrite, astucieux, pénétrant et tyran de ses vassaux; ses plaisirs sont dans les tourmens qu'il leur cause, et ses chagrins dans la joie qu'ils montrent.

Digitized by Google

PAURET.

Vous me faites trembler.

FRAMEUIL.

Quand l'honnête homme tremble, il assure le triomphe du crime ; il faut se méfier de ses discours, pour éviter ses ruses, l'étudier pour le connoître, pénétrer ses desseins pour en prévenir le mal ; descendre dans les replis de son cœur pour l'attaquer, le vaincre et le tuer.

PAURET.

Comme vous y allez.

FRAMEUIL.

La promptitude en tout assure le succès d'une entreprise lorsque l'adresse est forcée de la remplacer, alors il faut savoir tirer parti de la moindre circonstance. C'est ce que j'ai fait. Tu te rappelles ce jour malheureux où le comte de St.-Léondi, notre bon maître, fut enlevé en revenant de la chasse. Instruit de la route que ses ravisseurs lui avoient fait tenir, je me mets à leur poursuite, bientôt je les atteins. Le premier coup de feu met hors de combat plusieurs de mes valeureux compagnons ; moi-même blessé, je reste comme mort. Les secours généreux du père Thomas me rappellent à la vie ; il me questionne, à la candeur que je lis sur ses traits, je n'hésite pas à lui ouvrir mon ame. Flatté de ma confidence, il jure de me seconder et de me traiter comme son fils. Erneste, sa fille, me promet une amitié inviolable. Je l'avouerai, le tableau d'ivresse de ces bons paysans me fit un moment oublier mes maux. Eh bien ! leur dis-je, je serai votre fils, vous me tiendrez lieu de parens ; mais comme un bon fils doit secourir ceux qui lui sont chers, voilà ma bourse, elle contient trois cents louis que j'ai reçu de mon maître, gardez-les, si la nécessité ordonnoit que nous employassions cet or pour servir le Comte nous le ferons, si, au contraire, j'en suis séparé pour toujours, nous jouirons de ses bienfaits, chaque bouchée de pain sera arrosée par les larmes de la reconnoissance, et nos cœurs paieront à sa mémoire le juste tribut que mérite ses vertus.

PAURET.

Ah ! cher Frameuil, vous n'êtes pas changé ; ce noble discours peint bien la pureté de vos actions.

FRAMEUIL.

Je me disposois à recommencer mes recherches, quand Thomas vint me dire que le farouche Materran instruit de la conduite que j'avois tenue, promettoit deux cents louis à quiconque me livreroit en son pouvoir. Il fallut donc agir avec prudence. Je pris ce costume, et dès ce moment je passai pour le fils de Thomas. Ses travaux devinrent les miens, je l'accompagnois par tout. Que je m'en sais bon gré, puisque c'est en exerçant ce pénible travail que j'ai découvert

Digitized by Google

la retraite de notre bon maître. Tu vois cette tour, c'est-là que languit le vertueux comte. La première fois que je le vis, je faillis mourir de joie; mais la crainte d'aggraver son sort par une indiscrétion déplacée, m'a retenu; je l'ai regardé, j'ai donné des larmes à sa douleur, et me suis tû.

PAURET.

Que n'en avez vous donné avis à madame la comtesse.

FRAMEUIL.

L'ai-je pû? Les lettres sont-elles inviolables quand un tyran craint sa propre conscience. Envoyer un homme, il pourroit être arrêté, notre secret découvert; y aller moi-même, mes pas pouvoient être épiés, et d'ailleurs j'aurois été un jour sans voir notre respectable prisonnier, et l'instant qu'on dérobe à la consolation de l'infortune est un vol envers la nature.

PAURET.

Quelle joie pour madame quand elle apprendra que son époux existe, et quelle reconnoissance n'aura-t-elle pas pour vous en apprenant que c'est par vos soins qu'elle aura découvert le lieu où le comte respire.

FRAMEUIL.

Je crains qu'en l'instruisant sa tendresse ne puisse se modérer.

PAURET.

La sûreté de son époux la rendra circonspecte.... D'ailleurs j'ignore comment nous pourrions lui cacher cette nouvelle. J'ai oublié de vous dire qu'elle est à un mille d'ici.

FRAMEUIL.

Se peut-il?

PAURET.

Lui dire que nous ne savons rien, c'est aggraver ses maux; il vaut donc mieux prendre des précautions et la tirer d'inquiétude.

FRAMEUIL.

Soit; mais dieux! que de malheurs si.... Il me vient une idée.... Voici Erneste, jamais sa vue ne me fit tant de plaisir. Sa candeur adoucit mes chagrins. Son ingénuité est extrême. Tu vas en juger.

SCENE II.

LES MÊMES, ERNESTE.

ERNESTE.

Je te cherchois, Jacques... Quel est ce monsieur?

FRAMEUIL.

Tu peux parler, ne crains rien, c'est un de mes amis.

ERNESTE.

Est-il aussi bon que toi?

Digitized by Google

FRAMEUIL.

Les qualités de son cœur l'ont rendu digne de l'attachement que la comtesse St. Léondi a pour lui.

ERNESTE.

En ce cas je l'aime, pas autant que toi, mais parce qu'il est ton ami.

PAURET.

Mademoiselle....

ERNESTE, *à Frameuil.*

Tiens, tu ne m'as jamais appelé mademoiselle, toi : est-ce que j'en suis une ?

FRAMEUIL.

Ce langage, mon aimable Erneste, ne convient pas à l'amour ; mais ce moment n'appartient pas à la tendresse ; la reconnoissance réclame tous nos soins. Vas prier ton père de venir.

ERNESTE.

Allons voilà que tu me renvoie ; on ne peut pas causer un moment.... Veux-tu que je te dise, quand tu me parles d'amour, je pense que c'est lorsque tu ne sais que faire.

FRAMEUIL.

Erneste, je ne m'attendois pas à ce reproche et je me croyois mieux connu, vous affligez mon cœur, voudriez-vous que restant tout le jour près de vous, je négligeasse notre bienfaiteur, que je laissasse à notre père les fatigues du travail, alors mériterois-je ce qu'il a fait pour moi.... Parlez, répondez.

ERNESTE, *timidement.*

Je conviens que vous avez raison, (*avec dépit*). Mais il est bien dur d'avoir un amant et de ne pouvoir être une heure avec lui, sans le voir occupé d'autres choses que de sa maîtresse.

PAURET, *à Frameuil.*

Mon ami, l'amour propre du village vaut celui de nos cités.

FRAMEUIL

Erneste qu'une seule considération vous rende à vous, à votre devoir. Soyez ce que vous étiez quand je trouvai l'hospitalité chez vous, autrement je ne croirai pas au bonheur d'être aimé de vous, mademoiselle.

ERNESTE, *pleurant.*

Méchant, peux-tu parler ainsi.

FRAMEUIL.

C'est vous qui m'y forcez.

ERNESTE.

Eh bien, j'avoue mes torts, mais mon ami, ne me parle plus comme cela. Ah! tu me faiś trop de peine. Pardonne-moi, je te prie.

Digitized by Google

FRAMEUIL.

Aimable enfant, conserves toujours cette précieuse candeur, et l'hymen, loin de nous offrir des chaînes cruelles et pesantes, assurera a jamais notre félicité.

ERNESTE.

Tu ne m'en veux plus ?

FRAMEUIL, *l'embrassant.*

Voilà ma réponse.

ERNESTE.

Tu ne m'appelleras plus mademoiselle.

PAURET.

Vous le desiriez il n'y a qu'un instant.

ERNESTE.

A la bonne heure ; mais j'ignorois que ce mot n'étoit pas bien placé dans la bouche de celui que j'aime.... Je vais t'envoyer mon père.... Adieu, mon ami, la paix est faite ; tiens embrasse-moi encore, au revoir monsieur.

SCENE III.

FRAMEUIL, PAURET.

PAURET.

Ah ! mon ami, quel trésor ! sachez le conserver, car vous ne trouveriez pas son pareil. Une femme avouer qu'elle a tort, c'est ce que je ne croirois pas, si je ne l'avois entendu.

FRAMEUIL.

Pourquoi cette surprise ? à la ville l'idolâtrie et la séduction sont les mobiles qui conduisent les hommes près de ce sexe chéri. Rarement le cœur ressent ce que la bouche avoue, il est reçu qu'un homme doit toujours avoir tort. Au village au contraire le langage de la nature est le seul que l'on employe, et quand une femme captive les hommages et les soins d'un amant, la bouche se tait et le cœur parle.... Mais j'apperçois Thomas,

SCENE IV.

LES MÊMES, THOMAS.

FRAMEUIL.

Pardon, mon père, si je vous ai dérangé, mais l'humanité a besoin de nos services. L'écuyer de madame la comtesse de St. Léondi m'apprend qu'elle est dans ce canton, jugez de mon effroi en pensant que cette femme vertueuse peut se voir, d'un moment à l'autre, exposée à toutes les insultes des plats valets qui servent Materran, il faut donc lui donner un azyle caché, où elle puisse rester ignorée.

THOMAS.

Je entends; et tu me demandes mon avis. N'es tu pas le maitre. Ce que j'ons aprésent ne t'appartient il pas ? Vas, mon ami, la propriété de l'homme sensible est toute entière aux malheureux ;

Digitized by Google

du moins cela doit être, et tant pis pour ceux qui ne pensent pas de cette façon.

PAURET.

Brave homme.

THOMAS.

Il n'y a qu'une chose qui m'inquiète.

FRAMEUIL.

Laquelle ?

THOMAS.

C'est de faire venir jusqu'ici cette brave dame.

FRAMEUIL.

C'est à quoi je songeois. Materran porte ses pas de ce côté rentrons : l'air que respire un tyran est toujours fatal à un cœur sensible.

(*ils rentrent dans la cabane*).

SCENE V.

MATERRAN ET RAMUR.

Musique annonçant l'arrivée de Materran.

RAMUR.

SEIGNEUR, je cherche envain à trouver en vous ce courage dont se glorifioit le grand Materran, cette fermeté est remplacée par une indigne crainte. Que signifie ce changement ?

MATERRAN.

Ramur, vois ton erreur. Ces méditations où je suis plongé, te paroissent l'effet de la crainte. Depuis quand ai-je donné des preuves de foiblesse. Connois mieux Materran. La fierté de son cœur ne peut souffrir le moindre obstacle dans les vastes projets qu'il conçoit. C'est après les avoir bien muri que je les exécute, plus ils semblent impossibles et plus je me sens enflammé. La grandeur de mes ennemis porte ombrage à ma sécurité. Du moment que le soupçon entre dans mon ame, leur arrêt est prononcé et ces mêmes ennemis doivent tout craindre dès que ce calme est sur mon front ; car jamais la vengeance n'agite plus mon cœur que lorsque la sérénité est empreinte sur mes traits.

RAMUR.

Seigneur, vous rassurez mes esprits.

MATERRAN.

Ton attachement me touche. Mais mon courage ne doit pas te surprendre. Tu sais pourtant de quelle façon je fis St. Léondi prisonnier. Sa richesse et ses vaseaux m'inspiroient un effroi que je ne pouvois dissimuler, non pas que je sois jaloux de l'estime de ce peuple aussi prompt à haïr qu'à idolatrer celui qui le flatte, mais pour punir l'orgeuilleux St. Léondi. D'ailleurs J'avois à me venger d'un affront que j'ai reçu de lui il y a dix ans et la proximité de ses états me déplaisoit. Dès lors plus de repos quil ne soit en mon pouvoir, mes vœux à peine formés,

Digitized by Google

sont remplis et ce mortel si vain de l'estime du vulgaire languit jusqu'à ce que j'aie ordonné sur son sort.

RAMUR.

Pourquoi différer ?

SCENE VI.

LES MÊMES et FRAMEUIL *à la porte de la cabane.*

FRAMEUIL.

CIEL !

MATERRAN.

Si j'eusse immolé St-Léondi à mon ambition, aurois-je eu le plaisir de voir renouveller sa souffrance à chaque heure du jour ? avec la perte de la vie, l'homme goûte une parfaite tranquillité. J'ai donc voulu reculer l'approche de son repos éternel, pour jouir avant de ses maux, de ses pleurs, et de son désespoir.

FRAMEUIL, *à part.*

Le monstre !

MATERRAN, *faisant un geste.*

Mais avant peu....

RAMUR.

Je vous entends.

FRAMEUIL, *à part.*

Dieux !

MATERRAN.

Un autre soin m'occupe.

RAMUR.

Lequel, seigneur.

FRAMEUIL, *à part.*

Ecoutons.

MATERRAN.

J'ai entendu vanter la beauté de la fille du baron d'Arbrout; les biens immenses dont elle héritera un jour, m'ont décidé à la demander en mariage; le père, redoutant ma colère et se trouvant honoré de cette alliance, a consenti à ma demande. J'ai envoyé une partie de ma maison au devant de la belle Isaure; c'est demain qu'elle arrive ... Mais, je t'avoue, que ce n'est que le grand avantage d'une pareille union qui me l'a fait contracter.

RAMUR.

Seigneur, j'ai comme vous oui parler des attraits de la belle Isaure, et une compagne aussi aimable ne peut que charmer ces momens d'ennuis, que le cœur ressent lorsqu'il ne peut s'occuper des affaires.

MATERRAN.

Je crois que tu as raison.

(*On entend un bruit de cor*).

Digitized by Google

RAMUR.

Le signal de la chasse se fait entendre.

MATERRAN.

Partons. As-tu donné des ordres relatifs à St. Léondi ?

RAMUR.

Oui, seigneur.

MATERRAN.

Bien ; qu'il éprouve pendant une heure la joie que procure la liberté pour gémir et sentir après l'horreur de l'esclavage. (*Ils sortent*). (*Air de chasse*).

SCENE VII.

FRAMEUIL, *seul les regardant aller.*

Mes sens êtes-vous trompés par un horrible songe ? oui si ce sont des hommes qui méditent d'un pareil sang froid le crime le plus exécrable ? Des hommes ! non de tels êtres ne méritent pas ce beau nom. Que faire ? que faire ? Mourir ou sauver le comte. Mais comment m'y prendre. Aucun accès dans cet antre infernal. Je me perds en projets insensés. Un nuage épais enveloppe mon imagination ; le temps s'écoule et mon maître languit. Frameuil ! Frameuil ! où ce génie ardent que te fit distinguer de ton bienfaiteur ? Cette promptitude à vaincre les obstacles.... Ah ! je le vois, le courage, les talens, sont quelquefois des armes inutiles pour combattre le crime. C'est l'adresse, la dissimulation qu'il faut employer.... Dieux ! me trompé-je ? La comtesse en ces lieux !

SCENE VIII.

FRAMEUIL, LA COMTESSE.

Elle arrive par le chemin qu'a pris Materran. Dès qu'elle apperçoit Frameuil, elle pousse un cri ; celui-ci court à elle, lui baise la main et la conduit prés de la cabane.

FRAMEUIL.

Ma respectable maitresse ! à quels dangers vous exposes une tête si précieuse.

ARMENTINE.

Mon époux ! mon époux ! ô Frameuil ! tu ne sais pas quels sont mes maux. Depuis ce jour affreux où le comte m'a été enlevé, les larmes ne cessent de couler de mes yeux.

FRAMEUIL.

Je le sais, Pauret m'en a instruit. Il falloit les motifs puissans qui m'ont arrêté dans ces lieux pour ne pas aller partager votre souffrance.

ARMENTINE.

Elle est extrême.

FRAMEUIL.

Espérons qu'elle cessera.

Digitized by Google

ARMENTINE.

Jamais, tant que je n'aurai pas retrouvé mon époux.

FRAMEUIL.

Il l'est, madame!

ARMENTINE.

Que dis-tu ?

FRAMEUIL.

Le comte respire en ces lieux.

ARMENTINE.

Ah Frameuil !

FRAMEUIL.

Modérez ces transports. Il y va de la vie du comte. Le scélérat Materran le tient prisonnier, je ne vous cacherai pas le danger que court votre époux.

ARMENTINE.

Tu m'effrayes.... Quoi ! Materran seroit assez barbare ! ....

FRAMEUIL.

Eh madame ! ce sont-là les plaisirs des méchans ; ils ne jouissent jamais tant qu'en tourmentant l'innocence.

ARMENTINE.

Le cruel ! ... Je vais me jetter a ses pieds, lui demander mon époux.

FRAMEUIL.

Ah madame ! vous ne connoissez pas ce farouche tyran, c'est du sang qu'il veut et non des larmes. Croyez-moi, celui qui trouve ses jouissances dans les forfaits ne compte pour rien les pleurs de la beauté.

ARMÉNTINE.

Il est donc inaccessible à tout sentiment ?

FRAMEUIL.

Le crime est le seul dieu à qui il immole des victimes. La femme sensible, séduisante, ne peut adoucir la férocité de son caractère. Le foible enfant ne trouve pas grace à ses yeux ; du moment que le soupçon entre dans ce cœur cruel, la mort le suit de près.

ARMENTINE.

En commettant de semblables actions, comment un tel homme peut-il goûter un instant de repos ; ne doit-il pas craindre....

FRAMEUIL.

Nullement. Entouré de ses partisans dont la servile complaisance est attachée au poids de l'or, il porte la terreur dans l'ame de ses vassaux. En ce moment il est à la chasse.

ARMENTINE.

Seroit-ce lui que j'ai apperçu?

FRAMEUIL.

De ce côté ?

ARMENTINE.

Au bas de cette colline.

Digitized by Google

FRAMEUIL.

Nous sommes perdus. Vous a-t-il remarquée ?

ARMENTINE.

Un homme qui le suivoit lui a adressé quelques mots, et tous deux m'ont fixée.

FRAMEUIL.

C'en est fait, il faut fuir.

ARMENTINE.

Le puis-je ?

FRAMEUIL.

Songez que votre vie est en danger.

ARMENTINE.

Eh ! que me fait la mort, si je ne revois mon époux.

FRAMEUIL.

Le sacrifice de vos jours n'adoucira pas la position du comte.

ARMENTINE.

Le seul regard d'un époux chéri, efface tous les maux qu'a produit une longue séparation. Rends-moi mon époux ou j'expire de douleur.

FRAMEUIL, *réfléchissant.*

Que résoudre ? Ah ! . . . Mais quels périls ! . . . Vous sentez vous ce courage héroïque qui ne se trouve qu'en la vertu ?

ARMENTINE.

Je suis épouse..., Malheureuse.... Et tu me fais cette demande !

FRAMEUIL.

Materran instruit qu'une étrangère habite ces tristes cantons, voudra savoir la cause de son séjour. La fuite qui étoit le seul parti à prendre pour éviter ce malheur, révolte votre ame. Il ne nous reste plus qu'un coup d'éclat pour voir le comte, le délivrer ou recevoir tous trois la mort.

ARMENTINE.

Après.

FRAMEUIL.

Par un système aussi cupide qu'atroce ; Materran a demandé au baron d'Arbrout sa fille en mariage.

ARMENTINE.

Je le connois c'est un vieillard respectable.

FRAMEUIL.

La belle Isaure doit arriver demain, représentez là. En vingt-quatre heures, il peut se passer bien des choses, et le destin, ce tyran des hommes peut nous faire triompher.

ARMENTINE.

Frameuil, tu me rends la vie. Je me fie a ton zèle.

FRAMEUIL.

Entrez un moment dans cette chaumière. Puisque vous connoisez le père d'Isaure, écrivez-lui; peignez lui votre situation, son

Digitized by Google

château n'est éloigné que de vingt milles d'ici; Paurèt peut lui porter votre lettre et être revenu cette nuit.

(*Bruit de chasse*).

Materran revient; entrez.

(*La comtesse entre dans la cabane*).

FRAMEUIL, *seul*

Dieu, soutiens mon courage et venge la cause du juste. Ma hâche et travaillons. Faisons ensorte de tromper Materran sur le trouble où mon âme est plongée.

SCENE IX.

FRAMEUIL, MATERRAN, RAMUR, ET PIQUEURS.

MATERRAN

C'est de ce côté qu'elle a porté ses pas ?

RAMUR.

Oui, seigneur.

FRAMEUIL, *à part.*

Il va m'interroger, n'ayons pas l'air de l'appercevoir.

(*il chante*).

Air: nouveau de Pétélard

Malgré la peine et les travaux,
Je suis content dans ma misère;
Le soir je trouve le repos
Près d'Erneste et près de mon père.
Le riche dans ses beaux palais
Croit être heureux, sort tout contraire:
Les biens lui font éprouver des regrets
Qu'on n'a jamais senti dans la chaumière.

Le riche fait des envieux,
Le pauvre méconnoit l'envie,
Le riche est triste et langoureux,
Le pauvre est gai toute sa vie;
Le riche souvent craint les traits
D'un ami barbare et faussaire:
Lorsque l'intrigue habite les palais,
J'aime mieux vivre en paix dans ma chaumière.

MATERRAN.

Que de gaîté étant si pauvre !

RAMUR.

Ces gens là pensent-ils ?

FRAMEUIL, *à part.*

Ah l'humanité souffriroit moins si de tels monstres ne pensoient pas.

MATERRAN.

Quel est cet homme ?

RAMUR.

Jacques est son nom.

MATERRAN, *à Ramur.*

Intérrogeons-le. (*Haut*). L'ami sais-tu que tu as de la philosophie.

Digitized by Google

FRAMEUIL.

Que voulez vous, seigneur, n'en a pas qui veut. C'est un germe qui croit avec notre raison. Qui dirige nos affections. Par elle l'un est gai, l'autre juste ; l'un est bon l'autre est méchant ou envieux. La mienne est de narguer le souci, de remplir mon devoir, d'obéir à ceux qui nous commandent, de ne point épiloguer leur conduite, en un mot de rester bûcheron, et je pense que si chacun agissoit ainsi sans sortir de sa classe, le bonheur ne pourroit manquer d'habiter sur la terre.

MATERRAN.

Dis moi, en te livrant à tes travaux n'aurois tu pas vu passer une jeune femme ?

FRAMEUIL.

C'est cette même dame, seigneur, qui me faisoit réfléchir, quand vous m'avez fait l'honneur de m'adresser la parole.

MATERRAN.

Comment.

FRAMEUIL.

Elle est bien jolie, cette dame, et je suis bien heureux de lui avoir été utile aujourd'huy pour la deuxième fois.

MATERRAN.

Et d'où vient elle ?

FRAMEUIL.

Du château de son père à ce que je pense. L'accident qui lui est arrivé, ne m'a pas permis de lui demander. Mais vous même, seigneur, pouvez le connoitre ; le baron d'Arbrout est votre ami.

MATERRAN.

Le baron d'Arbrout . . .

FRAMEUIL.

Est le père de la belle Isaure.

MATERRAN.

Qu'entends-je ?

FRAMEUIL.

A deux mille d'ici, une troupe de brigands attirés par l'espoir d'un riche butin a massacré les personnes qui l'accompagnoient. Elle n'eut que le temps de se sauver de ce côté pour éviter le sort de ses fidèles serviteurs.

MATERRAN.

O dieu... Mon ami, mènes moi près de la belle Isaure.

FRAMEUIL, *à part.*

Ciel! (*Haut*) seigneur, je vais la prévenir de votre visite. (*à part en s'en allant*). Vertu, prêtes nous ton appui.

(*Il entre dans la cabane*).

SCENE X.

MATERRAN, RAMUR, SUITE.

MATERRAN.

QUELLE funeste aventure !

Digitized by Google

RAMUR.

Seigneur, j'en suis aussi surpris que vous. Mais il faut que vos gens ayent opposé une foible résistance pour s'être laissés ainsi égorger.

MATERRAN.

Je le pense de même. Cependant je dois être enchanté qu'il ne soit rien arrivé à cette intéressante personne.

RAMUR.

Enfin, seigneur, vous touchez au comble du suprême bonheur. Une jolie femme, des biens immenses et une puissance maintenue par des troupes aguerries. Vous n'avez plus rien à souhaiter.

MATERRAN.

Rien ! tu connois peu le cœur humain : crois-tu que l'ambition soit satisfaite aussi promptement qu'elle naît ? détrompe-toi ; c'est une seconde existance qui ne finit qu'avec notre pensée. Mais j'apperçois Jacques avec la belle Isaure.

SCENE XI.

MATERRAN, RAMUR, ARMENTINE, ERNESTE FRAMEUIL ET THOMAS.

FRAMEUIL, (*bas à Armentine en arrivant*). Du courage et de la prudence.

MATERRAN.

Quel effroi, madame, n'ai-je point ressenti en apprenant le cruel accident, qui afailli vous couter la vie. Et combien je serois en vieux du sort de ces bonne gens, si je n'espérois par mes bienfaits payer les soins qu'ils ont donnés à celle qui bientôt sera leur souveraine.

ARMENTINE.

Seigneur, l'intérêt que vous me marquez, me fait oublier les dangers que j'ai courus. Mais pour première preuve d'estime, laissez-moi le plaisir de récompenser moi-même ces braves gens ; celui seul qui a été obligé, doit acquitter la dette de la reconnoissance.

THOMAS.

Que parlez-vous de reconnoissance ? C'est nous, madame, qui en devons à notre bon seigneur de nous avoir mis à même de lui prouver notre attachement en vous accordant l'hospitalité.

MATERRAN.

Je vous laisse, madame, exercer votre penchant à la bienfaisance et pour vous prouver que vous plaire est le seul but où j'aspire, je crois ne pouvoir vous en donner une preuve plus grande qu'en prenant à mon service ce jeune homme qui paroit vous être attaché.

RAMUR.

Mais, seigneur....

Digitized by Google

MATERRAN.

Paix.

ARMENTINE.

Seigneur, il est digne de l'estime que je lui porte tant par son courage que par sa sensiblilité, et son zèle me répond de l'exactitude qu'il mettra à me servir.

FRAMEUIL.

Il faudroit que je fusse bien ingrat pour ne pas me rendre digne de tant de bontés.

MATERRAN.

Permettez, madame, que je vous conduise dans mon château, qui va être embelli par votre présence.

Materran donne la main à Armentine qui peint son effroi. Thomas et Erneste les regardent aller et rentrent ensuite chez eux. *Fin du premier Acte.*

ACTE II.

Le théâtre représente un jardin fermé par un mur et une grille au fond.

SCENE PREMIERE.

ST. LÉONDI, ZARSA.

ZARSA.

Bon prisonnier, maître méchant, si rentroit, battroit Zarsa, qui aime vous, et sensible cœur à vous, fâché beaude voir moi maltraité.

ST. LÉONDI.

Par pitié, laisse-moi respirer un peu. L'insalubrité de mon cachot, l'humidité qui y règne, m'ont presque glacé les sens, mes yeux à peine peuvent supporter l'astre qui nous éclaire. O mon Dieu ! quand feras-tu cesser de pareilles cruautés. Quand par ton pouvoir feras-tu triompher l'homme exempt de remords, et entrer dans la nuit éternelle celui dont les crimes font honte à la nature.

ZARSA.

Moi sensible à peines que vous endures, mais moi ne peux que plaindre et gémir. Voudrois sauver vous et ne puis; car grand seigneur de ce château, quoique méchant, est maître à moi, m'a acheté et seroit ingrat si trompois lui.

ST. LEONDI.

Cœur loyal et franc, la bonne-foi, l'humanité n'existent donc que dans les pays où trop long-temps l'on exerça la barbarie la plus cruelle. Ce n'est donc que sous le soleil brûlant de l'Afrique, que se trouve la véritable amitié. Vas malgré les ordres rigoureux dont un tyran te chargea, je ne suis pas moins reconnoissant de ta compassion.

ZARSA.

Vous aimer Zarsa ! O blanc malheureux ! voudrois pouvoir

Digitized by Google

faire quelque chose qui prouve à vous combien chagrins des autres font blessure à mon cœur.

ST. LÉONDI.

Ne me crois pas assez injuste pour exiger des services qui t'exposeroient. Souffrir n'est rien quand nos maux ne s'étendent pas sur ceux qui nous entourent. Le poids des miens me sembleroit moins affreux, si une femme adorée ne les ressentoit pas. Mais dans ces momens elle ignore ma destinée; peut-être pleure-t-elle ma mort. O mon Armentine! si je suis séparé de toi pour la vie, puisse ton erreur durer toujours! puisse-tu ne jamais apprendre que ton époux chargé de fers languit dans un cachot comme un vil criminel.

ZARSA.

Vous avoir amie jeune et belle? Que je plains malheureux sort qui vous tient ici. Mais si vous instruire belle amie de lieu de captivité, moi pourrois sans trahir maître porter billet qu'écrire vous.

ST. LÉONDI.

Quoi, tu te chargerois....

ZARSA.

Ah! seul desir à moi, c'est de servir hommes malheureux

ST. LÉONDI.

Mais comment pourras-tu faire parvenir ma lettre? d'ici chez moi la distance est longue.

ZARSA.

Quand maître et traître Ramur seront retirés, moi ferai comme si me couchois; sortirai du château par fossés pleins d'eau, gagnerai case à vous, donnerai lettre à bonne dame, dirai qu'elle réponde à vous, courrai tant que rentrerai avant que soleil soit levé.

ST. LÉONDI.

Tu te priveras de ton repos pour me servir.

ZARSA.

Repos de bon cœur, est quand soulager peines d'autrui. Suis fait à fatigues; quand étois dans pays parmi nègres comme moi, avoir amie pour femme, maître à elle pas vouloir que moi fasse l'amour, parceque petits enfans qu'aurois eu, auroient été à maître à moi. L'autre être jaloux, mais nous tromper lui en courant l'allumette nuit qui est fête pour jeunes garçons noirs; mais moi toujours malheureux, Zirta mourut en donnant à moi petite fille bien gentille, qui morte aussi. N'ai pû aimer d'autre depuis que maître vendit moi à seigneur Materran, parce que craignoit que allois mourir: mais ai vu déja cinq fois renouveller verdure de campagne depuis que demeure dans château ci et pas mort encore, bien content puisque peux être utile à plus malheureux que moi.

ST. LÉONDI.

Vas; je saurai payer un pareil dévoument.

Digitized by Google

ZARSA.

Ah pas pour argent que sers vous, donne que fais moi pas vendre complaisance. Moi bien payé si vous aime Zarsa. Mais grand bruit vient par ici, rentrez vous porterai papier et encre pour écrire à douce amie.

(St. Léondi l'embrasse et sort).

SCENE II.

MATERRAN, ARMENTINE, FRAMEUIL, ET RAMUR.

MATERRAN.

VOILA, madame, l'étendue de mes domaines; vous voyez que leur position est agréable, d'un côté bordés par les Alpes dont la cime fatigue l'œil curieux par sa hauteur. D'un coté la Durance qui baigne les murs d'une terasse immense, en rend le site pittoresque, mais ces lieux deviendront plus charmans encore lorsque vous en serez souveraine.

ARMENTINE.

Seigneur, je ne sais que répondre à tant de courtoisie.

MATERRAN.

Elle est l'ouvrage de vos charmes. Je jure par ces mêmes charmes de poursuivre les scélérats qui ont osé vous attaquer; je vais envoyer un de mes gens à votre pere pour le rassurer sur un événement qui pourroit l'affecter en l'apprenant par une autre voie.

ARMENTINE.

Seigneur, épargnez vous cette peine.

MATERRAN.

Je croyois ce moyen prudent pour sa sensibilité.

FRAMEUIL.

Si vous me permettez de manifester mon avis.

MATERRAN.

Parlez.

FRAMEUIL.

L'image trop récente du danger qu'a couru madame l'effrayeroit peut-être plus que dans quelques jours, quoi qu'il la sauroit protégée par un seigneur si puissant; mais je pense qu'il vaut mieux différer. Madame à dit que la mort avoit frappé vos fidèles serviteurs, que nulle personne n'avoit été témoin de cet accident funeste, certes ce ne sont pas les brigands qui iront divulguer cette aventure. M. le baron ne peut donc être instruit que par vous; ainsi, seigneur vous pouvez retarder un récit que vous même pourrez lui faire. Pardon si...

MATERRAN.

Ta réflexion est juste.

RAMUR, *à part.*

Heim!

ARMENTINE.

Permettez que je me retire un moment.

Digitized by Google

MATERRAN.

Madame, ordonnez. Que l'on conduise la belle Isaure à l'appartement que je lui ai destiné. Excusez si je ne vous accompagne pas moi-même. J'ai des ordres à donner pour fêter dignement l'épouse que mon cœur à choisie.

ARMENTINE.

Seigneur, je vous salue.

(*Elle sort suivie de Ramur et de Frameuil*).

SCENE III.

MATERRAN, *seul.*

QUELS sentimens éprouvai-je, d'où viennent les agitations qui troublent mon cœur; cette femme auroit elle le pouvoir de changer mes idées; est-ce plaisir? est-ce crainte? l'amour que je méconnus si long-temps prendroit-il un empire absolu sur moi? oh non! c'est plutôt l'espoir de voir mon ambition satisfaite. Déjà la fortune a surpassé mon attente; sans nulles difficultés le baron me donne sa fille, avant peu...

SCENE IV.

MATERRAN, ET RAMUR.

RAMUR.

SEIGNEUR, je viens de conduire la belle Isaure dans son appartement, mais permettez moi de vous témoigner ma surprise.

MATERRAN.

Sur quoi?

RAMUR.

Sur ce que vous avez pris à votre service ce paysan; je ne sais pourquoi son aspect me déplait; n'est-il pas imprudent...

MATERRAN.

Chassez ces terreurs. Il n'est pas à craindre, d'ailleurs si le moindre doute sur son compte parvenoit à mes yeux, le téméraire recevroit la mort.

RAMUR.

Le mal n'en seroit pas moins fait; en arrêtant une incendie, on apperçoit toujours ses ravages.

MATERRAN.

Ce mal étoit nécessaire pour complaire à Isaure. C'est à toi de veiller sur ce jeune homme; mais il est temps que St. Léondi... (*Faisant un geste*). Sitot que la nuit aura déployé ses voiles...

RAMUR.

Il suffit.

MATERRAN.

Du zèle, de la prudence, et deux cents louis seront le salaire que je te promets. Une fois cet homme dans l'impuissance de me nuire, mon triomphe est assuré, plus d'obstacle à mes projets ambitieux. Mes états se trouvent agrandis à un point que mes ennemis, loin de conspirer contre ma sureté se trouveron

Digitized by Google

heureux d'obtenir ma protection ; et du mont Appenin jusqu'aux Alpes aucun châtelain ne sera plus redouté que moi. C'est là ma seule envie, c'est là le seul but où j'aspire ; mon père à vainement cherché à subjuguer ces belles et riches campagnes, mon père dont l'ame étoit peu faite pour gouverner préféra aux laurriers que donne la gloire, le triste surnom de pacifique, il étoit souverain sans régner, riche sans ostentation, il avoit de vaillans soldats, et loin de les exercer dans le maniement des armes, il leur faisoit labourer la terre : aussi mourut-il au pied d'un chêne comme le dernier des laboureurs, sans être connu par la moindre action guerrière ; c'est donc à moi de relever l'éclat de mon nom.

RAMUR.

Ces sentimens, seigneur, peignent le courage et les talens dont vous êtes doué.

MATERRAN.

Il ne s'agit pas de former d'inutiles vœux, il faut que l'exécution les réalise, et puisque la mort doit un jour me priver des fruits de mes travaux, que ce ne soit qu'après en avoir joui et avoir soumis tous ces indolens suzerains qui n'ont de valeur que celle qu'ils ont de leurs aucêtres . . . Mais j'apperçois Jacques, je te laisse avec lui, songes à remplir mes ordres. (*Il sort*).

SCENE V.

RAMUR, ET FRAMEUIL.

RAMUR, *à part.*

Je ne sais pourquoi je le déteste.

FRAMEUIL, *à part.*

Il m'a l'air d'un rusé coquin, tenons nous ferme.

RAMUR.

Eh bien, jacques.

FRAMEUIL.

Eh bien, seigneur écuyer.

RAMUR.

Tu vas être plus heureux que chez ton père.

FRAMEUIL.

C'est selon.

RAMUR.

Comment ?

FRAMEUIL.

Si je n'ai pas le bonheur de réussir . . .

RAMUR.

Réussir ?

FRAMEUIL.

A plaire au seigneur Materran, serai-je heureux ?

RAMUR.

Tu es sur du contraire.

Digitized by Google

FRAMEUIL.

Je ne suis pas présomptueux.

RAMUR.

Tu ments.

FRAMEUIL.

Je n'ai pas encore fréquenté les courtisans.

RAMUR.

Insolent.

FRAMEUIL.

Vous vous nommez.

RAMUR.

Jacques.

FRAMEUIL.

Ramur.

RAMUR.

Je suis le confident du maître.

FRAMEUIL.

J'espère être celui de madame.

RAMUR.

Materran est altier.

FRAMEUIL.

Madame est bonne et n'aime pas les fourbes.

RAMUR.

Je puis . . .

FRAMEUIL.

Me nuire.

RAMUR.

Cela se pourroit.

FRAMEUIL.

Je ne crains rien.

RAMUR.

J'en doute.

FRAMEUIL.

La calomnie, par exemple . . . .

RAMUR.

Est une arme . . . .

FRAMEUIL.

Qui souvent tourne contre celui qui s'en sert.

RAMUR.

Dans ce cas l'accusation . . . .

FRAMEUIL.

On en a reconnu l'abus.

RAMUR.

M. Jacques ne manque pas d'esprit.

FRAMEUIL.

Qui n'en a pas aujourd'hui ?

RAMUR.

Il est dangereux dans un valet.

Digitized by Google

FRAMEUIL.

Quand il adule son maître.

RAMUR.

Il paye pour cela.

FRAMEUIL.

Jamais je ne m'avilirai jusqu'à faire une action indigne de l'homme.

RAMUR.

Délicatesse inexcusable dans un être abject.

FRAMEUIL.

Ramur, apprenez que cet être abject peut en trouver au-dessous de lui. Nouvellement entré dans ce château, pensez vous m'humilier. Aujourd'hui, vous êtes en faveur : peut-être j'y serai demain. Rien de moins stable que l'amitié d'un grand; ne nous en faisons jamais accroire : D'ailleurs qui êtes vous pour agir ainsi. Si votre maître dont vous trompez peut-être les intérêts, savoit votre conduite, il pouroit vous en faire repentir. Si c'est jalousie, qui vous fait me parler ainsi, votre but est manqué. Je servirai avec fidélité celle à qui j'ai sauvé la vie et qui me paye d'un tel service par sa protection. Ainsi rassurez vous. Remplir mon devoir, faire ce que l'honneur m'ordonne, dédaigner les intrigues des courtisans, voir leurs menées sans m'en occuper, tels sont mes principes. A ce prix sommes nous amis.

RAMUR.

J'y consens.

FRAMEUIL, *à part.*

Il est pris.

RAMUR, *à part.*

Il est fier, il n'est pas dangereux.

FRAMEUIL, *à part.*

Il est ma dupe.

RAMUR, *à part.*

Surveillons le toujours. (*haut*) l'amitié que nous nous vouons, me fait vous observer qu'il seroit imprudent à vous de faire la moindre réfléxion sur la conduite du maître de ce château.

FRAMEUIL.

Je n'ai pas le défaut d'être indiscret, ni curieux.

RAMUR.

C'est ce qu'il faut. Je vais remplir les intentions de mon maître. Adieu, Jacques.

FRAMEUIL.

Serviteur, seigneur Ramur.

RAMUR, (*à part en sortant*).

Avant peu tu ne seras plus ici.

SCENE VI.

FRAMEUIL, *seul.*

Vas, vas, traître, tu es démasqué et nullement à craindre. Je

Digitized by Google

le croyois de l'esprit, je vois que tu n'es qu'un méchant. Plat par caractère, rampant par intérêt, tu ne vois que l'argent. Morbleu! je t'apprendrai qu'il faut avoir, quand on veut intriguer, plus de finesse et moins d'avarice. Nous voilà dans cet infernal château, le tout est à présent de se ménager une prompte entrevue avec le comte. Je ne vois encore aucune indice; aurois-je exposé la plus vertueuse des femmes, sans pouvoir la rendre à son époux? La tour où le comte est enfermé, est située de ce coté. Tachons d'en approcher, évitons les regards de Ramur. Profitons des momens qui sont en notre pouvoir. (*Il va pour sortir*). O contre tems facheux. J'apperçois un des gens de Materran, c'est son nègre. Il vient du coté de la prison. Seroit-ce lui qui seroit le geolier de mon maître. Lions connoissance. Formés par la nature, étrangers aux intrigues, la franchise est leur don. Tachons de tirer des éclaircissemens sur le sort de l'objet de notre entreprise. (*Il se met à l'écart, Zarsa entre sans le voir*).

SCÈNE VII.

FRAMEUIL, ZARSA.

ZARSA, *sans voir Frameuil.*

Suis bien content. Prisonnier m'appele ami à lui.

FRAMEUIL, *à part.*

Ce nègre est honnête homme, car lui seul a l'air gai dans ce château.

ZARSA, *de même.*

Lui pleurer quand voir moi tenir parole. Et lettre à femme a lui prouve confiance qu'a en moi, mais prudence grande si méchant Ramur savoit, moi battu pour bon cœur.

FRAMEUL, *à part.*

Qu'entends-je?

ZARSA, *de même.*

Eux préparent fête à belle dame bientôt épouse du maître, si ressemble à lui, Elle passensible. (*Frameuil tousse*). Entends bruit; cachons lettre. (*Appercevant Frameuil*). Ah!

FRAMEUIL.

Eh bien, camarade, je vous fais peur.

ZARSA.

Moi connois pas vous.

FRAMEUIL.

Je suis au service de la future épouse du seigneur Materran.

ZARSA.

Elle bonne?

FRAMEUIL.

Sensible maîtresse, compatissante envers les malheureux, fille vertueuse, sa bienfaisance porte le calme et l'espoir dans les cœurs souffrants, comme le soleil, l'abondance et la joie dans la campagne, aussitôt que les rayons dissipent les nuages.

Digitized by Google

ZARSA.

Moi comprendre bien.

FRAMEUIL.

Aussi je réponds que cette union est bien assortie.

ZARSA.

Moi ne plus comprendre.

FRAMEUIL.

Que voulez vous dire ?

ZARSA.

Rien.

FRAMEUIL.

Vous vous troublez.

ZARSA.

Vous pas perdre moi, si maitresse à vous bonne, vous ne doit pas être méchant.

FRAMEUIL.

Vous me rendez justice.

ZARSA.

Maître n'est pas si doux que vous le croire.

FRAMEUIL.

Il est vrai qu'il court de certains bruits . . . Mais nous qui le servons nous ne devons pas le déniger.

ZARSA.

Vous avoir raison et m'en voudrois presque, mais cœur à moi ne peut voir malheureux sans tristesse.

FRAMEUIL, *à part.*

Dieu, je te rends grace (*haut*). Votre franchise m'attendrit, bon noir. Mais si le châtelain venoit à découvrir vos principes, il vous puniroit.

ZARSA.

Vous pas lui dire ce que moi ai dit. Vous seul à qui ouvre mon âme. Caché ce que pense à toute la maison. Par conséquent Zarsa craindre rien, ne sais si me trompe, mais vous paroître honnête : que seroit content d'avoir tel ami pour parler. Dites-moi pourqui m'inspirez toute confiance (*Frameuil le regarde fixément*). Vous pas croire que moi sincère.

FRAMEUIL.

Oui, et pour vous le prouver je vais vous faire une confidence de laquelle dépend l'existence de deux personnes que je chéris ; mais jurez moi par le soleil que vous adorez de ne pas divulguer ce secret.

ZARSA.

Vous bien peu m'estimer, puisque vouloir serment de moi, mais plus ami que vous le veux bien. Du haut de ton temple de fer, toi qui échauffe nos cabanes, père et dieu de nous, si Zarsa trompeur trahit lui, écrase avec bras puissant indigne enfant qui oseroit le regarder.

Digitized by Google

FRAMEUIL, *embrassant Zarsa.*

Mon cœur est satisfait. Dites moi ; ce château renferme un jeune homme...

ZARSA.

Jeune homme...

FRAMEUIL.

Je le sais ; il s'appelle St. Léondi.

ZARSA.

Vous connoître lui.

FRAMEUIL.

Beaucoup ; son château est à cinq lieues d'ici, peu distant de la Durance. Ce jeune comte a une femme sensible et attachée à sa destinée.

ZARSA.

Armentine ?

FRAMEUIL.

Est son épouse.

ZARSA.

Attendez, attendez... Moi mourir de plaisir ; seigneur prisonnier, chargé d'une lettre pour elle.

FRAMEUIL.

Se peut-il.

ZARSA.

La voilà.

FRAMEUIL.

O bonheur.

ZARSA.

Doit la porter nuit prochaine.

FRAMEUIL.

Il n'est pas besoin.

ZARSA.

Lui bien recommandé à moi.

FRAMEUIL.

Donnes ; elle l'aura avant ce temps.

ZARSA.

Avant ce temps ?

FRAMEUIL.

Oui ; cette belle Isaure, dont je suis écuyer, est la femme du comte de St. Léondi.

ZARSA.

Possible est ?

FRAMEUIL.

Silence.

ZARSA.

Ah mondieu! Ah mondieu! belle Isaure doit arriver demain ; alors grand embarras.

FRAMEUIL.

Nous nous hâterons tellement que nous serons dehors avant qu'elle n'arrive.

ZARSA.

Quoi ! vous est ce brave écuyer, que lui m'a tant parlé souvent.

Digitized by Google

FRAMEUIL.

Frameuil !

ZARSA.

Oui, oui ! ah laissez, laissez moi considerer toi : si tu savois combien bon seigneur aime toi.

FRAMEUIL.

Pendant qu'on est occupé de la fête, ne seroit-il pas possible que je le voye.

ZARSA.

Surveillant pourroit appercevoir vous ; ensuite dire à mon maître, mieux faire savoir à prisonnier qu'amis à lui dans ce château.

FRAMEUIL.

J'approuve votre idée.

ZARSA.

Si vous écrire crainte que joie me fasse oublier. . .

FRAMEUIL.

J'ai un crayon sur moi... Deux mots seulement. (*Il écrit*).
» Daignez vous tranquilliser, mon cher maître, nous sommes
» près de vous, par un de ces hazards incompréhensibles mais
» trop longs à vous expliquer. Votre épouse, la vertueuse
» Armentine est aussi dans ce château : mais si le destin nous
» rassembloit en présence de votre tyran, sachez vous conte-
« nir et gardez vous surtout de nous connoitre. »

Votre fidéle écuyer, FRAMEUIL.

Cours, ami, et ayes soin que ce billet ne voye par le jour.

ZARSA.

Lui trop malheureux pour moi être négligent. (*Il sort*)

SCENE VIII.

FRAMEUIL, *seul.*

TOUT va bien, mon digne maître va nous savoir près de lui et qui sait, si aidés par ce bon négre, nous ne pourrons pas réussir à nous échapper. Trois hommes francs, valeureux et combattant pour leur liberté, sont capables de terrasser une troupe de satellites accoutumés aux crimes. Mais il faut instruire madame la comtesse, éviter surtout que l'excès de la joie ne lui devienne fatal. . . La voici qui porte ses pas de ce côté.

SCENE IX.

ARMENTINE, FRAMEUIL.

ARMENTINE.

EH bien, frameuil, vois tu quelqu'espoir d'adoucir notre position, mon époux...

FRAMEUIL.

Le destin si j'en crois mes pressentimens, pourra bien faire triompher l'innocence.

Digitized by Google

ARMENTINE.

Aurois tu vû mon époux ? parles.

FRAMEUIL.

Madame, je n'ai pas eu ce bonheur, mais M. Le comte sait que vous êtes ici.

ARMENTINE.

Quoi il est instruit; et quel est l'être compatissant dans cet antre de forfaits, qui s'interresse à notre destinée.

FRAMEUIL.

Le nègre de Materran qui est le geolier de votre époux; et je ne désespère pas d'avoir avant peu une lettre du comte pour vous.

ARMENTINE.

Frameuil ! Frameuil ! abrège les momens, répands l'or à pleines maint, lève tous les obstacles, et puissé-je au prix de toute ma fortune revoir mon époux ou du moins une lettre qui m'apprenne qu'il respire, que ses jours ont été respectés et que son Armentine lui est toujours chère.

FRAMEUIL.

Vous serez satisfaite. Mais au nom de votre sûreté et celle du comte, calmez ces transports qui pourroient vous être fatals.

ARMENTINE.

Je saurai me contenir. Mais peint-toi mes ennuis, mon impatience le desir de voir le comte, la contrainte qu'il faut que je me fasse en écoutant le barbare qui a ravi la liberté à mon époux, non, jamais sort ne fut égal au mien. Retirée dans mon appartement, mes yeux en vain invoquèrent le sommeil, mille idées horribles vinrent troubler mon imagination ; l'image des tourmens de St. Léondi se traça à ma pensée. Je le voyois, je ne pouvois le secourir, et ses regards languissans tournés vers moi, sembloient me dire : Armentine ! Armentine je succombe sans avoir pu te presser sur mon sein.

FRAMEUIL.

Ce tableau idéal ne se réalisera jamais, pour première preuve que Dieu s'intéresse au sort de l'innocence, voici une lettre du comte.

ARMENTINE.

Céleste providence, je te remercie ! (*Elle lit bas*) Ah combien sa suffrance est grande. (*Elle lui remet la lettre du comte, on entend les sons de divers instrumens*).

FRAMEUIL.

Le tyran fait assembler sa cour pour fêter votre arrivée, reprenez un air serain : encore trois heures et nous triomphons.

SCENE X.

LES MÊMES, MATERRAN.

Materran prend Armentine par la main et la conduit sur

Digitized by Google

une estrade placée à droite des spectateurs. Ramur à la tête d'une troupe de soldats, qui exécutent diverses, marches, tournois et ballets. A la fin du ballet précédent Armentine donne des couronnes aux vainqueurs du tournois. Zarsa arrive et parle à Frameuil, qui est du côté opposé à Materran.

ZARSA, *bas à Frameuil.*

Tout perdu ! ai vu près des fossés écuyer que maître a envoyé pour accompagner nouvelle épouse.

FRAMEUIL, *bas à Zarsa.*

Dieux ! que m'apprends-tu ?

ZARSA, *de même.*

Vérité triste !

FRAMEUIL, *bas à part.*

Destin, donne-moi l'énergie nécessaire pour sauver la comtesse et mon maître du danger qui les menace.

(*Le cor sonne*).

Materran fait signe à Ramur d'aller voir qui c'est. Pendant ce temps Frameuil reste anéanti. Armentine qui le fixe paroît troublée.... Ramur rentre, pendant que Ramur parle, Armentine est passée du côté de Frameuil.

SCENE XI.

LES MÊMES, RAMUR et ROBERT.

RAMUR.

SEIGNEUR je ne sais que penser de ce dont mes yeux viennent d'être témoins.

MATERRAN.

Que veux-tu dire ?

RAMUR.

Robert, que vous avez envoyé au château d'Arbrout, et que cet honnête garçon a tué, Robert, dis-je, arrive en ce moment, muni d'un paquet qu'il a à vous remettre de la part du père d'Isaure, qui est retenue pour quelques temps près du baron.

MATERRAN.

Quel est ce mystère ? fais venir Robert.

RAMUR.

Le voici.

ROBERT.

Seigneur, le baron d'Arbrout se disposoit à accompagner sa fille, pour être témoin de la félicité que lui promet votre union, lorsqu'une chûte qu'il fit est venu mettre obstacle à d[illegible] épart : voici ce qu'il vous écrit. (*Il remet une lettre*).

MATERRAN.

Donnes,

«N'accusez que le destin, Comte, si je ne réalise pas vos vœux en ce jour ; mon Isaure est forcée de rester près de

Digitized by Google

» moi par un accident qui m'est arrivé; mais avant peu j'espère » tenir la parole que je vous ai donnée». *Le baron d'Arbrout.*

Que signifie ce mystère ; madame, cette lettre ne vous est pas avantageuse, mais je connois les égards dus à votre sexe. C'est contre ce traitre, que se tourne mon juste ressentiment.

FRAMEUIL.

Seigneur... (*à part*). Quel rayon de lumière ! Dieu pardonne un mensonge que réclame l'intêret de ces deux êtres vertueux.

MATERRAN.

Parles, traitre, qui te porte à braver mon pouvoir.

FRAMEUIL.

Je mériterois le sort le plus affreux, si l'excuse de ce que j'ai fait n'étoit dans l'action même. Je ne dissimulerai pas que l'envie est pour beaucoup dans cette action. Mais enfin le desir de vous prouver mon attachement et les bienfaits dont me combla Bernard Guillaume Materran, comte d'Orsi, votre illustre pére, on dicté ma conduite.

MATERRAN.

Trève d'adulation. Au fait.

FRAMEUIL.

J'étois dans la plus affreuse misère lorsque je fus licencié, avec le corps des francs qui se signala tant de fois en servant votre père. Je lui peignis mon état, il y fut sensible, il me donna de quoi secourir mon père à la charge duquel j'allois être bientôt. Vos vassaux connurent les faveurs que Ramur avoit de vous. J'étois instruit de sa première conduite, je fus indigné de voir que cet homme trompât le fils de mon bienfaiteur, je jurai de le démasquer aurisque de perdre la vie. Mais il falloit de la prudence, il s'étoit emparé de votre confiance ; l'exécution devenoit presqu'impossible. Cematin caché dans la forêt, je vous entendis dire que la belle Isaure devoit arriver. Je résolus alors de mettre mon plan à exécution. Le destin me favorisa ; feignant de ne pas me connoitre, il chercha à sonder mes sentimens. Voyant qu'ils ne repondoient pas aux siens, il me menaça et je ne doute pas qu'il n'ait réussi à me perdre : mais il doit savoir que son arrêt est dans vos mains.

MATERRAN.

Quel est ce nouveau trait.

RAMUR.

Seigneur, vous me voyez surpris de la fourberie de ce traitre ; moi vous tromper. Cependant je vois son but. Il espère vous faire oublier le motif principal qui....

FRAMEUIL.

Non, non, le seigneur Materran saura tout, mais d'accusé je deviens accusateur. Votre château renferme un prisonnier, que sans doute vous avez confié à sa garde. Eh bien voila comme

Digitized by Google

il répond à votre confiance. Loin de surveiller cet homme il lui permet d'écrire ; et même il se charge de faire parvenir ses lettres.

MATERRAN.

Seroit-il vrai ?

FRAMEUIL, (*donnant la lettre que lui a remise la comtesse*)

Voici la preuve de ce que j'avance.

ARMENTINE, *bas à Frameuil.*

Que fais-tu ? tu perds cet homme.

FRAMEUIL, *bas à la comtesse.*

Eh morbleu ! Il vaut mieux sauver l'innocence en perdant un méchant que de voir triompher le crime au dépends de la vertu.

MATERRAN, *à Ramur.*

Quoi, perfide ! c'est là le prix de mes bienfaits.

RAMUR.

Seigneur, on vous trompe.

MATERRAN.

N'est ce pas la l'écriture du comte, ne lui as tu pas fourni ce qu'il falloit pour écrire. Ne t'avois-je pas recommandé de le surveiller avec éxactitude.

FRAMEUIL, *à Armentine.*

Les honnêtes gens triomphent puisque les méchants se disputent (*haut*). Cependant je ne sais qu'elles sont ses vues. J'ai eu l'imprudence de ne pas écouter jusqu'au bout l'aveu qu'il vouloit me faire, du moment que pour me gagner il me montra cette lettre, je m'en emparai : bien résolu d'arracher le bandeau que ses astuces avoient posé sur vos yeux.

MATERRAN.

Je saurai quels étoient ses projets. Gardes qu'on le jette dans un cachot, jusqu'au moment que j'aurai prononcé sur son sort.

RAMUR.

Seigneur, je vous plains d'ajouter foi aux calomnies de ce misérable. Mon innocence sera bientôt prouvée.

MATERRAN.

Qu'on l'emène.

(*Ramur sort escorté par six gardes*).

SCENE XII.

LES MÊMES excepté RAMUR.

FRAMEUIL.

SEIGNEUR, Il vous reste peut-être des doutes sur la sincérité de ma conduite ; un seul mot va vous convaincre. (*à Armentine*). Il n'y a plus moyen de sortir d'ici sans un coup d'éclat ; ne craignez rien.

MATERRAN.

Parle avec franchise.

FRAMEUIL.

Eh bien en vous faisant connoître un *traitre*, j'ai voulu

Digitized by Google

également mettre en votre pouvoir une personne qui ne peut, qu'assurer votre triomphe; cette personne est l'épouse du comte de St. Léondi.

ARMENTINE.

Dieux!

MATERRAN.

Madame!

FRAMEUIL.

A qui j'ai persuadé de passer pour Isaure: à présent, seigneur punissez moi, si vous me croyez coupable.

MATERRAN.

Cette action me donne une haute idée de ton génie. Crois que je récompenserai un tel dévoûment.

ARMENTINE. *à Frameuil.*

Infâme.

FRAMEUIL, *bas à Armentine.*

Dans deux heures, vous êtes sauvée ou j'aurai cessé d'exister.

MATERRAN.

Madame la comtesse de St. Léondi.

SCENE XIII.

LES MÊMES ET ST. LEONDI.

ST. LEONDI.

Mon épouse!

FRAMEUIL, *à part.*

Le comte.

ARMENTINE.

Ah! (*Elle tombe évanouie : Zarsa la soutient*).

FRAMEUIL, *à part.*

Il va nous perdre.

MATERRAN, *montrant la comtesse.*

Dieux! elle a perdu connoissance! qu'on la mène à son appartement.

ST. LEONDI.

Mon épouse! mon Armentine!

MATERRAN.

Obéissez.

Zarsa emène la comtesse. Materran la regarde aller. Frameuil pendant ce temps dit au comte.

FRAMEUIL, *au comte.*

Madame la comtesse est reconnue; mais tout va bien, gardez vous de me nommer. A minuit...

MATERRAN.

Eh bien, comte, vous le voyez, la fortune me favorise. Déja ce jeune homme m'afait connoître un traitre, que vous aviez corrompu et cette lettre dont vous l'aviez chargé...

ST. LEONDI, *à Frameuil.*

Quoi, tu as...

Digitized by Google

FRAMEUIL.

Fait mon devoir. Ramur est indigne de vôtre confiance.

St. LEONDI, *étonné.*

Ramur!

MATERRAN.

Vous faites l'étonné ; mais par la suite vous serez gardé par des gens plus incorruptibles.

St. LEONDI.

N'est tu pas las des tourmens que j'endure. Que te faut-il de plus ? mon Armentine est en ton pouvoir, eh bien que le même coup nous réunisse et que nos yeux fermés au jour ne voyent plus un monstre tel que toi. Mais ne crois pas jouir de tant de forfaits; l'heure où le scélérat reussit est celle de sa chûte.

MATERRAN.

Tes menaces me font pitié.

St. LEONDI.

O ciel ! et je suis sans armes ; mon bras ne peut frapper un tel tyran !

MATERRAN.

Gardes, faites votre devoir. (*Les gardes s'en saisissent*)

St. LEONDI, *s'échappant de leurs mains.*

Voilà bien comme agit un lâche.

FRAMEUIL, *prenant un sabre et le posant sur la poitrine du comte.*

Obéissez (*Bas au compte*) Mon bon maître !.. A minuit et nous sommes libres.

TABLEAU GÉNÉRAL.

Fin du deuxième Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THOMAS, ET ERNESTE.

ERNESTE.

AH mon dieu ! Mondieu !

THOMAS.

Es tu folle ?

ERNESTE.

Ca vous est bien aisé à dire ; mais si vous étiez jeune fille et que vous perdissiez votre amant, qu'est ce que vous diriez !

THOMAS.

Qui te dit qu'il est perdu ?

ERNESTE.

Qui ? pardi c'est mon cœur.

THOMAS.

Il te trompe.

ERNESTE.

Je sens bien le contraire ; aussi Frameuil avoit bien affaire

Digitized by Google

d'aller dans ce vilain château s'exposer à perdre la vie. Je serai bien avancée moi. Pourrai-je en aimer un autre ?

THOMAS.

Quand tu auras fini, tu me le diras, n'est-ce pas. Quel tourment quand une fille est amoureuse ! ERNESTE.

Vous dites ça comme si vous ne l'aviez jamais été. Vous même pourriez vous apprendre sans chagrin, la perte de ce bon Frameuil, lui qui vous aidoit dans vos travaux, lui qui nous raccontoit le soir de ces belles histoires qui me faisoient trembler de peur. Pensez vous qu'on oublie tout ça ?

THOMAS.

Je sais tout ce que tu peux me dire; mais encore une fois ne t'afflige pas. Pauret ne peut tarder à présent, et si le baron d'Arbrout envoye des soldats pour secourir le comte nous serons bientôt délivrés d'un homme dont l'aspect nous fait trembler. ERNESTE.

Ces soldats feront peu s'il n'ont pas un chef qui les commande. Frameuil seul pouvoit les conduire.

(*On entend une marche*).

THOMAS.

Qu'est-ce-que j'entends. Rentrons et attendons l'issue de ces facheux évènemens. (*Il rentre avec sa fille dans la cabanne*).

SCENE II.

PAURET, UN CAPITAINE, ET SOLDATS.

» Pauret, le capitaine et les soldats entrent en observant le plus » grand silence. Lorsqu'ils sont en scène le capitaine fait mettre bas les armes à sa troupe. PAURET.

C'est ici capitaine, nous voilà arrivés.

LE CAPITAINE.

J'en suis ravi; car mes soldats doivent être fatigués. Depuis six heures qu'ils marchent au milieu de ces forêts couvertes des ombres de la nuit, il ne falloit rien moins qu'une bonne action pour les engager à me suivre. PAURET.

Je sais, capitaine, que le soldat n'est jamais las, qu'and il s'agit de protéger le foible, contre l'attentat du pervers. Les vertus du baron d'Arbrout, doivent faire concevoir la meilleure opinion de ses troupes. Mais je vais donner le signal convenu. pendant ce temps entrez dans cette cabanne. Le paysan qui l'habite nous est dévoué. Il pourra nous fournir quelques rafraichissements ainsi que pour notre troupe.

LE CAPITAINE.

Bien pensé. PAURET, *frappant à la chaumière*.

Thomas. THOMAS, *en dedans*.

Qui est là ? PAURET.

Ami...

SCENE III.

LES MÊMES, ET THOMAS.

AH c'est vous cher Pauret. PAURET.

Il n'y a pas un instant à perdre; du vin père Thomas pour ces braves gens, ensuite exécutons les ordres de Frameuil.

Digitized by Google

THOMAS.

Tout est prévu. Je vous attendions avec impatience. Ernesté, apporte-nous ces deux brocs....ERNESTE, *en dedans.*

Oui, mon père. THOMAS.

Je ne sais quoi me dit que la nuit sera chaude. Mais morgué, je parie que demain matin nous pourrons chanter aussi gaiment que les oiseaux. Il n'y aura plus de méchant Baronet qui nous en empêchera..... Car stila qui fait tort à son semblable, peut ben réussir un moment, mais je dis ça finit tôt ou tard, parce que stila qu'est la haut, ne s'arrange pas de l'iniquité des humains. ERNESTE, *apportant deux brocs de vin.*

Tenez, mon père, voilà ce que vous m'avez demandé.

THOMAS.

Allons, mes amis, buvez, il y en a d'autre dans la cave.

» Pendant que les Soldats boivent, Pauret et Thomas portent » du bois sur une éminence qui est au bout du Théâtre. » Ils allument du feu, ensuite ils écoutent s'ils n'entendent » pas du bruit au Château. Ils témoignent leur inquiétude. » Un instant après le pont levis se baisse. Frameuil en sort ».

SCENE IV.

LES MÊMES FRAMEUIL. *Thomas et Ernesto courent à lui; Ernesto se jette dans ses bras.*

MES amis! mes bons amis, je vous revois.

ERNESTE.

Frameuil, c'est toi! FRAMEUIL.

Mon Eneste, encore quelques instans à l'amitié et le reste de mes jours t'est consacré. Et bien, Pauret. PAURET.

Jaloux de répondre à la confiance de madame la comtesse, et touché des malheurs de son époux, le baron vous envoie des hommes et un chef qui a fait preuve de talens et de valeur.

FRAMEUIL, *au Capitaine.*

Monsieur, j'espère que cette affaire me procurera l'occasion de nouer connoissance avec vous. LE CAPITAINE.

Tant mieux, Monsieur, une amitié qui prend naissance au milieu des armes, est toujours durable.

THOMAS.

Nos bons maîtres sont ils hors de danger?

FRAMEUIL.

Avant peu je compte les délivrer. Mais un nouvel obstacle, rend cette entreprise plus difficile. J'étois venu about de gagner la confiance de Materran; d'éloigner de lui son dangereux confident, je me flattois d'exécuter mon projet. Quand j'appris que Ramur avoit fait demander un entretien à son maitre. Celui-ci l'accorda. Je conçus quelques soupçons. Voulant les éclaircir, j'appris que le poste du pont levis avoit été doublé, m'imaginant bien qu'on ourdissoit quelques trames, j'ai brusqué l'attaque; j'ai gagné les deux sentinelles du bastion, mais à minuit elle doivent être relevées. Il faut profiter de ce temps précieux. Vous, monsieur le Capitaine, donnez-moi quatre

Digitized by Google

de vos plus braves soldats. LE CAPITAINE.

Ceci n'est pas aisé, car tous brûlent de la même ardeur, quand il s'agit de se signaler.

Vous m'enchantés en ce cas, tenez vous prêt au premier coup de pistolet. Dirigez votre attaque sur cette tour. Mon père, donnez-moi mes armes.

« Thomas, va lui chercher ses armes. Erneste le presse sur son » cœur, et marque son effroi. Thomas l'arme. Tous les » soldats veulent suivre Frameuil. Il les remercie de leur » courage. Quatre seulement le suivent. Il entre dans le » château, aussitôt le pont levis se lève. Le capitaine fait » mettre sa troupe sous les armes. Thomas conduit sa fille » dans sa cabane. Minuit sonne. Mouvement d'effroi. On » entend un cliquetis d'armes et un coup de pistolet. Le » Capitaine ordonne de faire un feu continuel; le pont » levis se baisse ».

SCENE V.

LES MÊMES, FRAMEUIL *sortant à la tête de six soldats; au milieu d'eux est St. Léondi.*

St. LEONDI.

Où me conduis tu ? où est mon Armentine ?

FRAMEUIL.

Elle va être rendue à vos veux. Vous mon père prodigués au comte ce que l'humanité et le malheur reclament. Achevons mes amis ce que votre bravoure a si bien commencé.

» Ils vont pour entrer dans le château, un feu de peloton est » dirigé sur eux ensuite le pont se ferme. FRAMEUIL

O rage ! mes amis secondés mon ardeur.

» Une partie des soldats prend des haches que leur donne Tho- » mas. Le comte s'arme aussi. Ils abbatent les murs du rem- » part, ils comblent les fossés et parviennent jusqu'au pont » levis sur le quel ils dirigent leurs coups pendant que l'au- » tre partie des troupes fait un feu de file sur la tour Une » brêche s'y fait : Materran y paroît tenant d'une main Ar- » mentine et de l'autre un pistolet.

SCENE VI.

LES MÊMES, MATERRANT ET ARMANTINE.

St. LEONDI.

CIEL ! Armantine! MATERRAN.

Oui, c'est-elle, mais tu la vois pour la dernière fois. Tu as ta liberté, ton indigne écuyer m'a trahi; le trépas de cette épouse si chère, en me vengeant, empoisonnera le reste de tes jours. St. LEONDI.

Arrête, cruel! Rends la liberté à mon épouse, et je me remets en ta puissance. MATERRAN.

Non, ton désespoir me fait trop de plaisir ! Tes souffrances ont trop de charmes pour moi; loin de les faire cesser, je veux les prolonger, et puisse le coup qui va lui trancher la vie, frapper à chaque heure du jour ton exécrable cœur; regarde et frémis.

Digitized by Google

« Il dirige son pistolet sur Armentine. Zarsa paroît, la prend
» dans ses bras, et saute en bas avece elle. Materron marque
» son désespoir. Il rentre. Frameuil et les soldats continuent
» leur travail. Le pont cède sous leurs efforts. Zarsa sort
» par la brèche, tenant la Comtesse évanouie. Le Comte et
» Frameuil la reçoivent et la conduisent dans la cabanne.
» Ils la font garder par six hommes armés de fusils ».

ZARSA.

Seigneur du Château assemble Soldats. Rage éclate dans visage furieux. Sauvez, sauvez, pauvre Zarsa.

St. LEONDI.

Ne crains rien, il va recevoir le prix de ses crimes.

LES MÊMES, MATERRAN, *Suite et Gardes.*

» Materran sort à la tête de ses soldats, un feu très-vifs s'engage;
» ses Troupes sont repoussées, alors Materran, St. Léondi,
» Frameuil, et les partissans de Materran se battent à ou-
» trance. Le Comte et son écuyer triomphent. Materran
» tombe mort; les troupes rentrent. Celles de Materran sont
» désarmées. Frameuil et St. Léondi sembrassent. Thomas et
» Erneste amènent la Comtesse et la soutiennent: le Comte
» court à elle. Il la presse sur son cœur, en lui montrant Fra-
» meuil qui leur a sauvé la vie; Zarsa se jette à leurs genoux.
» ils le relèvent ». St. LEONDI, *à Zarsa*

TU trouveras un asyle près de moi. Je tâcherai d'adoucir ton sort, et me souviendrai toute ma vie de ce que ton cœur t'a inspiré.

ZARSA.

Zarsa chérira vous comme un père.

ARMENTINE, *montrant Frameuil.*

O, mon ami! Voilà votre libérateur!

FRAMEUIL.

Epargnés moi de grace. Ce que j'ai fait est votre ouvrage. C'est vous mes respectables maîtres qui m'avés enseigné le chemain des vertus.

ST. LEONDI

Véritable félicité! combien tu me procures de jouissance! Rendu à mon épouse, à mes amis, jamais je n'aurai connu autant de peines que cette union va me causer de plaisir.

ARMENTINE.

En attendant que je puisse m'acquitter envers toi, fidèle Frameuil, je vais prier Erneste de se joindre à moi. Monsieur le comte, ils s'aiment; pouvons-nous mieux employer les premiers instans de notre bonheur qu'en faveur de ces deux jeunes amans, à qui nous devons tout.

THOMAS et FRAMEUIL.

Que de bontés!

ERNESTE.

Me voila ta femme à présent. Tu ne t'en iras plus quand je te parlerai d'amour.

FRAMEUIL.

C'étoit pour servir nos bienfaiteurs. Etois-je coupable?

ERNESTE.

Oh! non

ST. LEONDI.

Oublions nos malheurs, et que nos jours s'écoulent entre l'amitié, l'amour et la reconnoissance. *Marche générale.*

FIN DU TROISIEME ET DERNIER ACTE.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1897

Digitized by Google